

CHRONIQUE LOCALE

To be or not to be, disait Hamlet ; être ou ne pas être, telle est la question aujourd'hui posée pour nous, comme jadis pour le sombre prince de Danemark.

Vivre et se relever ou être anéantie, voilà ce que la France attend frémissante de la miséricorde ou de la justice de Dieu.

L'ennemi couvre la moitié de notre patrie, nos villages brûlent, nos soldats meurent, et cependant nous n'avons pas perdu l'espoir. Le sort nous a été souvent plus contraire ; les Arabes sont allés jusqu'à Sens, les Anglais ont pris Orléans, les Cosaques ont bu les eaux effrayées de la Seine, et cependant la France s'est toujours retrouvée plus grande et plus terrible. Nos jeunes moblots s'aguerrissent et nos petits-crevés font crânement le coup de feu ; la lutte nous agrandit et nous purifie. Qui sait si tombés si bas, nous ne touchons pas à la délivrance et bientôt même à une ère plus grande, plus noble, plus digne que celle qui vient de se fermer derrière nous ?

« Non, LA FRANCE NE MOURRA PAS ! » dit l'éloquent évêque de Saint-Brieuc, un Lyonnais dont sa patrie est fière. Non, LA FRANCE NE MOURRA PAS ! Qu'une nation de trente-huit millions d'hommes pousse ce cri suprême, il montera au ciel et réveillera tous les échos de la terre ! ».

Nous avions besoin d'une leçon, elle est sévère ; nous dormions, nous avons été rudement réveillés. Les turpitudes du Bas Empire livrèrent les Grecs au joug des Turcs ; plus heureux, nous ne serons jamais Prussiens, mais il faut apprendre à être hommes et citoyens.

Si la littérature et les arts peignent une nation, nous ne pouvions guère nous avilir davantage. Du *Roi s'amuse*, nous étions tombés à la *Belle Hélène* et de la *Belle Hélène* aux *Clodoches* ; il y avait même des gens comme il faut qui s'y plaisaient.

En journalisme, nous avons l'*Excommunié*, le *Gnafron*, l'*Antechrist*.

En peinture, 1830 nous avait donné Grandville, Gavarnie, Daumier. Leurs caricatures étaient spirituelles et mordantes ; ils démoulaient sans pitié, mais avec esprit ; 1848 nous inonda de portraits du roi bourgeois et de son ministre Guizot, charges ignobles qui ne révélaient qu'une basse fureur. Aujourd'hui, Lyon ne voit aux vitrines des libraires, aux devantures des kiosques et à terre le long des trottoirs, que des lithographies immondes où ne se peignent ni colère ni animosité, triste excuse, mais qui dénotent dans les artistes qui s'y emploient une grande dégradation de l'intelligence, un grand avilissement moral et une profonde ignorance des règles les plus élémentaires de l'art. Il semble que de pareils dessins doivent pulluler sur les murs des bagnes ; nous ne pensons pas que chez des citoyens libres ils trouvent acheteurs.

Ce n'est cependant pas l'esprit public qui a compris de lui-même à Lyon, que pendant, le deuil et les douleurs de la France, pendant que le sang coule, que le désespoir brise tant de cœurs, les bals publics étaient une insulte et une honte ; il a fallu que la municipalité les fit fermer. Son arrêté prouve qu'il existe dans notre civilisation des gens qui danseraient sur la tombe d'une mère.

Plus fiers et plus dignes sont les Suisses du canton de Fribourg. Ils ont